

LOUIS CABARET



À la santé des Mohicans



LIANA LEVI



Un bar de quartier, non loin d'une usine. Des grandes tablées, base arrière du syndicalisme, où les débats sont vifs. Les enfants qui grandissent là observent les adultes et apprennent les mots du combat ouvrier. Comment parviendront-ils, une fois adultes, à affronter le délitement des usines? Louison, qui a grandi dans ce lieu d'accueil et d'entraide, se trouve au premier rang pour observer les bouleversements qui touchent la communauté, les liens qui se délient. Puis un jour, c'est sa propre vie qui se trouve bouleversée. À ce moment-là, le mot « solidarité » sera-t-il toujours d'actualité?

Histoire intime d'individus pris dans un changement d'époque, ce roman se veut un hymne à la communauté ouvrière, aux « derniers des Mohicans ».

Né en 1985, **LOUIS CABARET** a grandi au Mans, où il a côtoyé le milieu ouvrier et connu la queue de comète du syndicalisme sarthois. Après avoir travaillé plusieurs années avec des enfants souffrant de troubles du comportement, il enseigne aujourd'hui dans le milieu de l'apprentissage. Son premier roman, *Tout part à la nuit*, est paru en 2023.

Louis Cabaret

À la santé
des Mohicans



Liana Levi

« *Or, on manqua de vin* »

Évangile de Jean

Partie 1

La lampe et le tonneau

Son souffle avançait, poussé devant elle comme une voiture en panne. Elle transpirait dans sa veste, mais il faisait froid et la sueur lui collait au visage, en sucre fin.

Helda était contente de ses jambes. Ses jambes qui la faisaient avancer parmi les ronces et les inégalités du sol, le dimanche, et lui permettaient de travailler debout, le reste du temps.

Ce matin, elle avait tiré deux lièvres, grands cadavres aux oreilles douces qu'elle ramenait à la voiture. Son chien, Lapin, reniflait les pistes, filait, creusait, rentrait dans les taillis, pissait, et lui revenait dans les bottes toutes les trois minutes. Plusieurs fois, il avait manqué de la faire tomber. Elle demeurait de bonne humeur, jurant seulement entre ses dents. Lapin avait débusqué les lièvres. Cache-cache archaïque. C'était un chien blanc et roux, l'allure croisée d'un renard et d'une fouine. L'euphorie, le goût du carnage et l'innocence du joueur : un pisteur redoutable. Allait-il se calmer ?

– Dégage de là, répéta-t-elle, un ton plus haut.

Le chien comprit trop tard qu'il y avait menace, la botte en caoutchouc lui percuta l'arrière-train.

– Tu es chiant ce matin !

Son fusil rangé, sa veste retirée et les lièvres couchés dans le coffre, elle fit monter Lapin et démarra.

Lapin venait rarement à l'intérieur du bar, se cantonnant à sa niche et à la cour. Le chien et la maîtresse avaient un rapport strict au territoire. Les animaux dehors, les humains dedans, disait Helda. Lapin s'en satisfaisait fort bien. Il n'approchait pas les clients. Il aimait trop la chasse ; les usages domestiques l'écœuraient.

Helda nettoya ses bottes sous le robinet extérieur et se rendit dans l'arrière-cuisine. La pièce était pavée de grands carreaux ternes. De fines cordes pleuvaient d'une poutre. Elle y accrocha ses prises, affûta son couteau, trancha les têtes, les jeta dans un seau, découpa dans la fourrure, autour des pattes arrière, et tira sur la peau qui vint presque entièrement, comme un pyjama. C'est ainsi que tout le monde disait. Comme un pyjama. Helda n'aimait pas cette expression. Le mot pyjama avait quelque chose d'obscène pour décrire le dépeçage. Elle éviscéra les lièvres, envoya les abats rejoindre les têtes, mit de côté les foies, rinça à grande eau ce qui restait des deux animaux. Avant de détacher les dépouilles, elle prépara la gamelle du chien avec les foies. Elle aurait pu les garder pour les clients, il y avait des amateurs, mais le chien les avait mérités.

Lapin lui fit la fête lorsqu'elle revint dans la cour. Elle le lui rendit en caresses et posa la gamelle juste sous sa gueule. Helda le contempla s'ensangler délicieusement le museau. La satisfaction du chef contemplant sa garde rapprochée et constatant qu'elle est toujours efficace. Elle retourna dans l'arrière-cuisine, en ressortit avec la viande, retira ses bottes et entra dans la maison.

Elle prépara un lièvre au cidre et à la moutarde, des frites, du gâteau au chocolat. Elle écoutait la radio, buvait du café. Les premiers clients arriveraient pour midi.

– Une tournée de jaunes, lança Tom. Et la chasse ?

Helda raconta ses prises du matin, tout en servant la première tournée, sans s’oublier. Un couple, la cinquantaine, passa la porte.

– Salut les voisins ! clama-t-elle.

– Bonjour la belle, répondit l’homme.

– On sent ton fricot depuis deux heures, tu peux croire qu’on a l’estomac prêt... ajouta la femme.

Tom assura comme de juste le premier toast. C’était en hommage à la patronne, la Diane chasserresse du canton, qu’il basculait le premier Ricard. Helda parcourut l’assemblée de clients qui, tous, portaient le verre à sa santé. Oh, bon Dieu ça la reprenait. Fallait-il qu’elle soit ridicule, à essuyer la même larme de semaine en semaine, le temps n’y faisait rien. Pas plus dur au cœur qu’à l’adolescence. Une chouineuse...

– Vous êtes cons, tiens... Allez, à la santé des Mohicans !

On répéta la phrase rituelle. Toutes les têtes se penchèrent – un champ de tournesols – et des verres levés haut, on fit tomber le soleil.

Lucien, que l’on surnommait Ferraille, voulut relancer tout de suite.

– La deuxième est pour moi.

– On enchaîne déjà? demandèrent frileusement certains.

L'occasion est toujours belle de se mettre du côté de la raison lorsque la tournée est assurée. Faire mine de tempérance et recueillir les fruits de l'excès, voilà un luxe qu'on pouvait s'offrir chez Helda.

– Si tu le permets, Ferraille, intervint Ramsès, j'aimerais dédier cette tournée à ma tant aimée Vicky, la plus charmante des dames de France!

– Tu exagères, Ramsou, lui dit sa femme.

– Oui, bah, tu ne la mérites pas, ta Vicky! grogna Ferraille.

– Tu as bien raison, mais c'est comme ça, répondit Ramsès, fair-play du haut de son bonheur.

Ramsès et Vicky approchaient la cinquantaine. Leurs deux enfants lisaient des BD sur une banquette.

Ramsès était né en Tunisie. Il était arrivé en France avec ses parents. Ceux-ci avaient trouvé l'usine, ce qui les avait nourris d'abord, puis, après quinze ans de salariat, leur avait offert la possibilité d'un prêt pour acheter. Ils étaient morts avant d'avoir tout remboursé. Ramsès avait huit ans quand la famille avait débarqué. Après quelques mois à ne rien comprendre – ni ce qu'on lui disait ni comment se comporter avec les enfants de son âge – une grande ambition l'avait empoigné. Cette langue nouvelle, qui lui semblait factice tant elle était éloignée de lui, il la ferait chanter en virtuose. Devenir français fut son mantra, sa raideur d'âme et son moteur. Il se prit d'une passion scrupuleuse pour la grammaire et les mots rares. À la fin de ses années de lycée, il parlait un français précis où s'alignaient les relatives. Il avait le fétichisme des règles, qu'il maîtrisait maintenant mieux que bien des natifs.

L'université, n'en rêvons pas pour autant: l'usine où avaient travaillé ses parents l'accueillit en bon fils de prolos. Il détonnait au milieu des autres. On commença par trouver bizarre, voire insupportable, qu'un Arabe se prenne pour Molière. On ne l'épargna pas. Sans compter qu'il avait le goût des explications. En cas de problème, il parlait comme un juriste. Le confort qu'il avait péniblement acquis – emploi stable, nationalité française, toit au-dessus de sa tête – le rendait frileux. Ramsès avait d'abord agacé tout le monde, puis on avait remarqué, le temps passant, qu'il ne débinait jamais personne. Il n'était pas une menace. Un bon cœur, disait-on. Les méchancetés se firent moins explicites: Ramsès était aimé, entouré, et au besoin défendu.

Ramsès et Vicky s'étaient rencontrés à l'usine et l'amour était venu. Après vingt ans de vie commune et deux enfants, mari et femme se ressemblaient comme deux statues arrosées des mêmes pluies. Progressivement, Vicky avait amené son homme à l'engagement syndical. La sécurité que lui donnaient son couple et sa famille, l'envie de saisir de l'intérieur ce qui était cher à sa femme, firent basculer Ramsès du côté des agissants. Il prit part à des luttes collectives, et l'on comprit qu'en plus d'être un brave type, on pouvait compter sur lui en cas de coups durs. Il devint camarade.

Tom commanda une autre tournée. Ce n'était pas à lui, n'importe: les odeurs de cuisine, de plus en plus prégnantes, lui donnaient des envies d'anisette. Avec le repas, ce serait du vin. S'en mettre un maximum dans le cornet avant de passer à table, le vin ne serait bu que pour entretenir le feu. S'il n'avait pas eu de principes, il aurait bien pris un verre d'avance sur la compagnie. Ça devenait d'ailleurs un peu pesant, de devoir boire vite pour lui faire plaisir. On lui fit remarquer.

– C’est dimanche, allez vous faire foutre ! rétorqua Tom. S’il y en a qui veulent jouer la montre, moi je fais la course en tête !

– Tu auras ton maillot verre ! gloussa Ferraille, agitant le sien pour souligner le jeu de mots.

– Je préfère le maillot jaune !

– Gare à la chute, marmonna le voisin.

– Je tiens sur mes pattes, ne t’en fais pas !

– Il n’y aura que la fin de triste, prophétisa la voisine.

C’est à ce moment qu’un gamin entra, poussé par sa mère. Des « Salut Dany » fusèrent. Helda souleva l’enfant de terre et l’embrassa.

– Tu seras trop lourd pour moi, bientôt !

– Je ne suis pas lourd, je suis grand !

Pendant qu’Helda et Dany récitait leur cérémonial, la mère accrochait son imper et son sac au portemanteau. Ferraille vint à sa rencontre :

– C’est à cette heure-là qu’on arrive ?

– Oui, c’était encore toute une galère ce matin...

– Dépêche-toi, Tom est déjà bourré !

– Je t’emmerde, répliqua l’accusé.

Stéphanie détailla les motifs de son retard. Son fils avait renversé son bol de Chocapic sur le tapis, le chat avait trottiné dedans et il était monté à l’étage, souillant l’escalier au passage. Sans épargner une seule marche, évidemment.

– On aurait pu croire qu’on avait eu la dose, penses-tu ! Le ménage était fait (une heure quand même !), la douche était prise, Dany finissait ses leçons... Et c’est la machine à laver qui a fait des siennes ! Au moment de sortir les habits, bim ! l’essorage n’avait pas fonctionné ! Et vas-y que je renfourne mon linge ! Vingt minutes en plus ! Au moment de partir, le gamin ne

trouvait pas sa chaussure... Y a des dimanches, c'est pire qu'au boulot.

– Ma pauvre... commenta Helda, mais maintenant tu es là! Je te sers quoi?

– Bah... Je sais pas... Toutes ces tracasseries, ça m'a coupé l'envie.

– Si tu ne choisis pas, ce sera un verre de blanc, je te préviens...

– Si ça te fait plaisir...

– Vendu!

Helda s'empessa de lui mettre le verre en main, dans l'espoir de couper sa litanie. Depuis la mort de son mari, Stéphanie se perdait dans les raisons de se lamenter. Un tir continu. S'autoriser une trêve, un silence prolongé... et la solitude se faisait trop évidente. Elle s'accrochait aux éléments d'injustice que l'usine produisait chaque jour et les déroulait en liste. Elle ronchonnait en VMC. Après l'usine, les soins domestiques étaient sa deuxième obsession. «Je dois tenir mon intérieur propre! C'est sale à une vitesse... Si vous croyez que j'ai le choix!» L'usine, le ménage, la parentalité (son obsession numéro trois, qui charriait, elle aussi, son lot d'angoisses et de déplorations) formaient le piège où elle s'enlisait. Heureusement, il y avait les collègues et le café.

Ferraille lui donna l'accolade. Le corps de Stéphanie, droit comme une bûche, se laissa faire. Ferraille savait que la chaleur du geste lui irait droit au cœur. Elle ne parvenait plus à donner, recevoir était encore possible. Et comme d'habitude, étrangement, elle remercia. Elle était à ce point de fragilité où l'amour est toujours inattendu. Ferraille consacra une bonne minute à écouter une autre liste de misères puis, en footballeur – une touche de balle –, la conduisit jusqu'à Tom et lui confia la plaintive.

– J’ai cru que tu ne viendrais pas, s’exclama Tom, et que tu allais me laisser seul avec eux !

La plupart du temps, on accueillait Stéphanie avec une joie manifeste. Parce qu’on l’aimait fort mais on savait que, rapidement, on serait fatigué de sa présence. Ramsès lui fit un baisemain sans embrasser – il avait la culture classique. Vicky ne fit pas tant de manières, le voisin non plus, et ils l’enlacèrent vigoureusement. Finalement, ce fut la voisine qui lui prêta l’oreille et soutint sa conversation durant plus d’une demi-heure, ne dédaignant pas de reprendre du pastis pour conserver sa bonhomie.

Au bout de cinq tournées, la faim avait pris de toute part. Il y avait, ce midi-là, une quarantaine de couverts. Le plat fut salué. La viande fondait sous la dent. Plusieurs convives prétendirent ne pas aimer le lièvre normalement – trop sec – mais, cette fois-ci, rien à voir ! On aurait dit de la dinde, ou même, non, du poulet ! Et la sauce... Tout le pain allait y passer, ceinture pour le fromage ! Les enfants eurent des frites et du steak haché, qu’ils noyèrent sous la mayonnaise et le ketchup. Le vin se servait au cubi. Sur une ardoise, on écrivait son nom et on ajoutait une croix à chaque nouveau verre.

Helda faisait des allers-retours entre la salle et la cuisine, en tablier, baskets légères. Les bruits métalliques, les voix qui se superposaient, la chaleur du four et des plats qu’elle portait... Elle rebondissait de table en table, l’existence trouvait sa grâce et son équilibre.

Le boulot s'invita dans l'accalmie qui succède au plat. Il fallait bien qu'on y arrive.

– On est dimanche, merde ! On pourrait pas lâcher l'usine ? s'exclama Tom.

– C'est comme dit Jean-Jo, intervint Vicky : Maman-Putain on ne l'oublie jamais...

– Jean-Jo serait là, ce serait le premier à vouloir parler d'autre chose !

– Il parlerait politique, dit Ramsès, et, tout en ne parlant pas du travail, il en parlerait quand même...

– La politique je m'en fous, affirma Stéphanie. Jean-Jo sait bien que ça m'emmerde qu'il ramène tout sur ce terrain-là. Mais le boulot c'est la vraie vie, si on ne peut plus parler de la vraie vie avec les amis, qu'est-ce qui nous reste ?

– La vraie vie, c'est de la politique, asséna Ferraille.

– Et mon fromage, il est politique ? demanda Helda. Vous en voulez encore ou je peux le débarrasser ?

Stéphanie rétorqua que ce n'était ni les proverbes de Ferraille ni les fromages d'Helda qui la protégeraient des coups de pute de Minard-le-connard-de-chef. Rien qu'à y penser, d'ailleurs, elle avait des boutons. Ça la rendait malade d'imaginer sa gueule d'hypocrite. Neuf chances sur dix pour qu'elle ne puisse pas dormir ce soir, à se

tourner les sangs jusqu'au lundi matin. Chaque fois le même cirque.

– Salut les mécréants ! Toujours à table ?

Pull bleu marine, croix de bois autour du cou, jean et chaussures noires soigneusement cirées, François venait d'entrer dans le café.

– On prend notre temps, répliqua Ferraille. C'est le jour du Seigneur, quand même ! Et vous mon père, vous n'êtes pas à la messe ?

– Ça fait longtemps qu'on ne t'y a pas vu, mon fils.

– J'ai un mot du médecin, je suis allergique à l'encens.

– Tu n'es pas allergique au pastis, en tous cas !

– Eh non... Les voies du Seigneur...

– Tu ne devrais pas blasphémer, même pour rire, le tança Ramsès.

– Si Dieu existe, il a mieux à faire qu'à écouter les conneries de Ferraille, répliqua Helda.

– C'est une question de respect.

– Amen, ponctua Ferraille, provoquant un long soupir de Ramsès.

– Allez, dit le curé en lui serrant la main, entre célibataires, on ne va pas se faire la guerre.

– Toi, au moins, tu as choisi...

– C'est Dieu qui m'a choisie, répondit sentencieusement le curé.

– Celle qu'a choisie Ferraille, c'est la veuve poignet ! lança Tom.

– Je vais te la mettre au cul, la veuve poignet !

– Arrêtez de vous chamailler les vieux garçons, gronda gentiment Helda.

Elle vint s'asseoir avec tout le monde pour le digestif. Dany monta aussitôt sur ses genoux.

– Alors, demanda-t-elle au curé, tu leur as raconté quoi ce matin ? On t’a écouté au moins ?

– Pas trop mal.

– L’histoire c’était quoi ? demanda Dany.

Le curé flaira son eau-de-vie, en avala une dose et se lança :

– On a parlé d’Élie, un type qui s’opposait au dieu Baal, un Dieu méchant.

– Comme Ferraille si on noie son pastis, glissa Tom.

– Pour lui faire plaisir, il fallait sacrifier des enfants.

– Mais c’est un vrai dieu ? demanda Dany.

– Non.

– Alors pourquoi on tue des enfants pour lui ?

– Ce n’est pas parce qu’il est faux qu’il n’existe pas, répondit le curé. C’est toute la ruse du Diable.

– Je comprends rien, commenta Dany.

– Moi non plus, avoua le curé, mais c’est comme ça.

– Abrège, intervint Helda, raconte-nous les trucs vraiment intéressants.

Certains clients s’étaient rapprochés pour entendre. Stéphanie fumait dehors. Le curé reprit :

– Donc Élie se rend à un grand rassemblement de tous les prêtres de Baal et leur propose un concours : si l’un d’eux arrive à faire pleuvoir l’eau et le feu, ça voudra dire que le vrai dieu est à ses côtés.

– Et c’est lui qui a gagné ?

– Absolument ! Sauf qu’il ne se contente pas de remporter le concours, il les égorge un par un. Chac, chac, chac !

– Il ne vaut pas mieux que les autres... grommela Vicky.

– Ça met la reine dans une immense colère, elle réclame qu’on le mette à mort. Et, alors qu’il pouvait faire tomber le déluge cinq minutes avant, le voilà tout

démuni. Plus aucun pouvoir. Il essaie de refaire le coup, mais rien ne sort de ses mains. Pas d'eau, pas de feu. Obligé de fuir pour sauver sa peau. Là, il marche, il ne sait plus s'il a eu raison ou tort de faire ce qu'il a fait, il ne sait plus si Dieu est avec lui ou s'il est tout seul... Je t'épargne les détails, mais toujours est-il qu'il finit par échouer dans une grotte, en haut d'une montagne, pour se reposer. Mais avant qu'il ne s'endorme, un ouragan se met à rugir autour de son abri.

Disant cela, il fit tourner son verre, faisant apparaître la tempête.

– Élie observe et, en même temps, il se cache. Il veut savoir si c'est Dieu qui lui parle, mais il ne veut pas mourir non plus... Dieu n'est pas dans l'ouragan. Le vent se calme... Il pense, bon, je vais pouvoir dormir maintenant... Mais ce n'est pas fini! Cette fois c'est un tremblement de terre qui secoue son refuge comme une boule à neige! Dehors, le sol se fissure, les arbres tombent, les animaux hurlent. Un si grand bordel, c'est forcément Dieu! Mais non, Dieu n'est pas dans le tremblement de terre... Et attends, après c'est mille fois pire : c'est le feu qui s'en mêle! Des flammes qui tombent du ciel. Élie se dit: cette fois c'est Lui, c'est Dieu, je reconnais son style!... Tu te souviens que c'est comme ça qu'il avait gagné contre les prêtres de Baal?

– Oui, fit l'enfant.

– Donc Élie est recroquevillé au fond de son trou.

– De Baal, murmura Ferraille.

Le curé esquissa un sourire et poursuivit.

– Ses cheveux commencent à sentir le brûlé, mais il écoute, il regarde... Toujours rien! Dieu n'est pas dans le feu.

– Mais il est où alors? s'impatienta Dany.

– Une chose est sûre, il n'est pas là. Le feu s'arrête. Élie a la tête dans les bras. Il se demande : mais qu'est-ce qui va encore me tomber dessus?... À ce moment précis, une petite brise parcourt la montagne et vient le caresser doucement. Tu sais quoi ? Cette fois, Dieu est dans la brise. Et il console Élie, le vieux prophète, qui a fait tant de bêtises et tant de bonnes choses dans sa vie qu'il est impossible de savoir ce qui l'emporte, le bon ou le mauvais.

– Batman aurait pas eu peur, commenta Dany en descendant des genoux d'Helda.

– C'est parce qu'il porte la soutane, répondit François.

L'enfant ne chercha pas à comprendre et retourna jouer avec les autres. Stéphanie rentra à ce moment-là, l'odeur de tabac avec elle.

– Vous êtes drôlement silencieux...

– On a la Bible en travers de la gorge, répondit Tom, faut digérer.

Ferraille n'avait pas l'air satisfait. Il couvait quelque chose depuis la fin de l'histoire. Le sourire qui s'installa sur le visage du curé, qu'il trouvait un peu trop sûr de son fait, lui donna l'impulsion :

– Une bonne façon de nous maintenir la gueule fermée, ton histoire...

Le curé se cala sur son dossier, respira de la tête aux pieds, demanda :

– Pourquoi tu dis ça ?

Ferraille se resservit un verre. L'eau-de-vie, de la poire de l'année précédente – cadeau des voisins –, était grasse et pâle. L'odeur donnait du fruit, tout de suite, tandis que le goût ne s'activait qu'en deuxième bouche, après l'épreuve de la déglutition. Ferraille avait le visage rougi par le repas, la poire, l'excitation du débat qu'il venait de lancer.

– Tous ces trucs d'ouragan, de tremblement de terre et de feu qui tombe du ciel (tu vois que j'ai écouté!), c'est toujours la même chose: ne fais pas de vague, baisse la tête et obéis. La violence, c'est mal. Faut te faire bien sage et quand tu auras plié les genoux mille fois devant ton patron, devant la police, l'armée, les profs et les curés, Dieu viendra te filer une médaille! La religion et le pouvoir, c'est taillé dans le même tonneau. Désolé de te dire ça, François. Tu sais que c'est pas contre toi. Parce que toi tu es notre copain, c'est différent. Mais je parle pour les autres.

– À la fin, glissa Stéphanie, la violence, c'est tout ce qui nous reste.

– Sans doute que je n'ai pas été clair, précisa prudemment le curé. L'histoire d'Élie ne veut pas dire qu'il faut tout tolérer.

– Et tendre la joue droite! le coupa Ferraille.

– La joue droite ce n'est pas pour accepter le mal qu'on nous fait, c'est pour aller plus loin que l'agresseur.

– Tu peux faire le malin, François, mais n'empêche que tendre la joue, ça ira toujours moins loin qu'un coup de boule.

– Ce que je veux dire, c'est qu'au moment où on n'en peut plus, qu'on est cassés, foutus, coupables... C'est à ce moment-là que Dieu est au plus près de nous.

– Ça, c'est ce que pensent les chrétiens, intervint Ramsès.

– Allah n'est-il pas appelé Le Miséricordieux dans le Coran? fit remarquer le curé.

– Il est Le Miséricordieux, répondit Ramsès, mais il est aussi Celui qui donne la victoire. Et Celui qui peut tout. Quant à consoler les gens qui ont fait du mal, Allah tient les comptes et chacun reçoit en fonction de ce qu'il a fait dans son existence. La justice avant tout.

Tom s'était allongé sur une banquette, en chien de fusil, et dormait bruyamment.

– Tu sais ce qu'il en pense, de ça, Jean-Jo? demanda Helda au curé.

– Oh, tu sais, le séminaire c'est loin... À l'époque, déjà, il s'emportait contre la tiédeur de l'Église. Ça donnait des débats sans fin avec nos enseignants. Mais vous savez comme moi qu'il n'y croit plus du tout. C'est le combat politique, maintenant.

– Tu penses qu'il a tort?

– C'est toujours mon ami.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : Denis Hoch

Photo : © Anna Tolipova/Alamy

Cette édition électronique du livre *À la santé des Mohicans* de Louis Cabaret
a été réalisée en avril 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1227-8)

ISBN ePDF: 979-10-349-1229-2